

Un *Orfeo ed Euridice* juste parfait

Avec l'opéra de Gluck, Marc Minkowski, codirecteur de la semaine Mozart, a ouvert le mini-festival d'hiver.

Les affres d'Orfeo touchent les publics, au-delà des époques, car ce sont ceux de la condition humaine, de la solitude face à l'existence. L'édition originale d'*Orfeo ed Euridice*, dite de Vienne (1762), à l'austérité implacable sur le plan de l'intrigue théâtrale, est le plus souvent donnée en version de concert. L'incontestable réussite du spectacle créé en ouverture de la semaine Mozart à Salzbourg, doit beaucoup à la complémentarité entre le chef Marc Minkowski et le metteur en scène Ivan Alexandre, à l'osmose musicale et dramatique entre fosse et plateau.

Dans une sorte de huis clos, l'unique décor, constitué d'une estrade et d'une enfilade de cadres avec des constructions de part et d'autre, suffit à cette tragédie primitive. L'ouverture de scène se fait sur un tableau choc qui donne le ton de l'esthétique d'ensemble du spectacle. La mise en scène fait mouche et rend le spectateur attentif. En même temps, elle n'offre rien de vraiment nouveau. Pour autant, avec quelques étoffes chatoyantes et un immense tulle doré, des éclairages soignés, l'usage habile de jeux d'ombre et une direction d'acteurs qui a le mérite de se faire oublier,

si ce n'est l'omniprésence de la figure de la mort, l'action trouve un terrain d'expression bienvenu.

Musicalement, la soirée est de haute tenue, sous la direc-

La mise en scène fait mouche et rend le spectateur attentif.

tion précise et énergique de Marc Minkowski qui évolue là dans un des registres qui lui conviennent le mieux, avec le souci de retrouver les sonorités exactes que pouvaient avoir les orchestres au XVIII^e siècle. Il

épouse le rythme de la mise en scène, quand il ne l'impulse pas, avec un goût immodéré pour une virtuosité, que Gluck a semble-t-il sacrifiée dans cette version primitive. Sur le plan théâtral, la réussite est certaine, le spectacle gagne en dynamisme ce qu'il perd en détails. Et sans remettre en cause la qualité des musiciens, les tempos parfois effrénés les amènent à survoler la partition. La distribution vocale est d'une belle homogénéité. En endossant les habits d'Orfeo, le contre-ténor Bejun Mehta conduit une ligne de chant claire et solide, use avec bonheur d'un art consommé des

demi-teintes. Dans le célèbre *Che farò senza Euridice*, d'une admirable candeur, il rend l'intensité propre à l'expression de son désespoir. À ses côtés, l'Euridice de Camilla Tilling, de sa voix posée, ne démerite pas, dans sa robe nuptiale et ses élans chorégraphiés. Quant à Ana Quintans, Amour, sorte d'ange androgyne malicieux, elle illumine ses interventions tant vocales que scéniques. Ajoutons à cela le Chœur Bach de Salzbourg, simplement parfait.

ALAIN BŒUF

Orfeo ed Euridice sera à l'affiche de la MC2 de Grenoble les 20 et 21 mars.